

## Deux ou trois choses que je sais d'elle...

PAR HUBERT NYSSSEN

Pour accompagner par un petit livre les *Variations Goldberg*<sup>1</sup> que vient d'enregistrer le pianiste Jean-Louis Steurman<sup>2</sup>, j'avais entrepris d'écrire des *Variations sur les variations* quand la situation au Moyen-Orient s'est exacerbée de manière si dramatique qu'il était devenu impossible de poser des mots sur une feuille sans entendre au loin gronder la fureur des uns et rugir la colère des autres, sans être distrait par le fracas des bombes et des hurlements de mort. Comment ne pas se rappeler alors la belle formule de Georges Duhamel parlant de "la musique consolatrice" et comment ne pas se rendre compte qu'en de telles circonstances la musique ne console pas le moins du monde ? Inutile de feindre. La musique ne soulage pas la douleur qui se répand là-bas, la musique n'apaise rien ni personne, elle n'atténue pas l'humiliation infligée, elle ne guérit pas les mourants et ne ressuscite pas les morts. Non, la musique n'est pas consolatrice, sinon par des simulacres ou de faux-semblants de propagande. Par les temps qui courent, la musique, quand on vient à elle, quand on la serre de près, quand on l'écoute avec soin, elle ne nous distrait plus, elle ne nous indique plus les voies de l'évasion, elle ne nous leurre pas. Elle nous fait honte. C'est une des deux ou trois choses que je sais d'elle maintenant. Elle nous fait honte des limites de notre fonction cognitive, c'est-à-dire de notre façon de désigner les choses par des mots qui les trahissent ou les mésinterprètent. Elle qui sait si bien introduire un tumulte fertile dans notre affectivité et faire émerger cet absolu qui demeure invisible à

nos sens, elle qui sait nous porter secours ou prendre le relais quand le langage des mots nous laisse impuissants, elle qui se révèle capable de nous communiquer sa subtile énergie, elle qui, de son aiguillon, sait nous mettre sur la route de la création, elle, la musique, nous fait honte de notre manière de couvrir, par des mots pareils à des écailles, les circonstances de nos meurtres collectifs et les sales raisons qui font s'entretuer les nôtres. La musique qui chante haut nous fait honte de penser bas, honte de prendre des formules pour des pensées, honte de confondre vengeance et justice, honte d'infliger une peine de mort collective au nom de différences dont l'essence et la quintessence bien souvent nous échappent. La musique nous fait entendre "la voix même qui surgit de l'abîme le plus enfoui des choses"<sup>3</sup>. Et cette voix-là dénonce les trucages qui font passer l'exécration pour de la pensée, elle nous montre quels remparts il serait temps d'édifier contre les assauts multiples de la bêtise et devant l'invasion des performances scandaleuses. "Plaire, émouvoir, convaincre", proposait Cicéron en guise de recette d'éloquence. Mais la cuisine des mots n'est pas celle des notes. Et l'argumentation musicale n'est pas celle de la plaidoirie. La musique ne cherche pas à nous convaincre, elle nous prend. "Comme une mer", dit Baudelaire. Elle nous prend parfois comme maintenant, tout de suite, la vie devrait nous prendre pour nous demander compte des morts que nous recouvrons du voile de nos mensonges, des draperies de nos formules, et des tentures de nos silences...

---

1 A paraître chez Actes Sud en septembre 2002

2 Voir *La pensée de midi* n° 2

3 Nietzsche